

## LA COLLECTION CHARLES SCHEFER

---



UNE collection orientale de Charles Schefer<sup>1</sup>, bien connue par les beaux morceaux qui en ont été montrés à différentes reprises dans des expositions publiques, vient d'être dispersée.

Longtemps conservée dans le petit hôtel de l'avenue Ingres, à Passy, non moins connu des orientalistes que le grenier voisin des Goncourt ne l'était des gens de lettres, des amateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle et des japonisants, cette importante collection avait par la suite trouvé asile dans le château de la Croix Saint-Alban. Pendant ses nombreuses villégiatures estivales, sur les bords du lac d'Annecy, à Menthon Saint-Bernard, Schefer s'était épris de notre belle Savoie et vint se fixer définitivement aux environs de Chambéry, dans une demeure que le goût de sa femme autant que sa propre science devaient transformer en un véritable musée.

1. Voir notre notice biographique dans la *Chronique des Arts* (12 mars 1898). Charles-Henri-Auguste Schefer, né à Paris le 16 novembre 1820, après un long séjour comme drogman en Orient, fut nommé professeur de persan (18 sept. 1857) à l'école des Langues Orientales vivantes, dont il devint administrateur en 1867, en remplacement de Reinaud; il succéda à Garcin de Tassy à l'Institut, le 29 novembre 1878; ses nombreux et savants ouvrages ont rendu son nom aussi célèbre à l'étranger qu'en France; il est mort à Paris le 3 mars 1898.

L'ancien château de la Croix, dont il ne reste que des soubasements, était construit dans une cour entourée de portiques et dominé par un donjon orné de la Croix de Savoie qui lui aurait, dit-on, donné son nom. Ce vieux château, commandant la route d'Aix à Chambéry, par Saint-Saturnin, fut en son temps une place fort redoutable, admirablement située. Une enceinte fortifiée composée d'un mur épais reliant huit tourelles et un fossé intérieur le défendaient contre toute surprise. Le manoir que Schefer acheta ne remonte qu'au commencement du siècle; construit sur une partie des fondations de l'ancien édifice, il était dans le plus triste état de délabrement; des deux tours qui flanquaient la façade ouest, celle du nord-ouest avait disparu; l'emplacement de la bibliothèque future était le pressoir; à l'exception d'une des huit tours, la base des autres existait seule: il fallut tout réparer. Mais en peu de temps, ce qui n'était qu'une mesure à peu près abandonnée faisait place à un musée où furent rangées les collections dont nous allons parler.

La bibliothèque de Charles Schefer occupait à elle seule une immense pièce au rez-de-chaussée, sans parler de l'envahissement des appartements particuliers connu de tous les bibliophiles. Nous n'avons pas à parler aujourd'hui des treize mille volumes environ, dont près de huit cents manuscrits, qui la composent. Elle aura malheureusement, l'année prochaine, le même sort que les autres séries. Puisse du moins cette réunion unique de manuscrits rester en France!

## I

La collection d'objets d'art renfermait, outre une importante série de faïences de Perse, de Damas et de Rhodes, des cuivres et des bronzes d'Orient, des produits de la Chine et du Japon, ainsi que de nombreux tableaux et dessins. Mais l'Orient avait les préférences de Schefer, et de l'Orient il aimait surtout l'Égypte de ces mamlouks Baharites et Bordjites (1250-1517) sous lesquels l'art arabe atteignit une si grande splendeur au xiv<sup>e</sup> siècle. Il connaissait admirablement cette grande ville du Caire, avec ses quatre cents mosquées, ses quarante églises chrétiennes et ses treize synagogues. Il nous a montré dans ses livres combien il était versé dans l'histoire de cette Égypte, tour à tour romaine, byzantine, musulmane avec les khalifes arabes et les mamlouks, conquise enfin par les Osmanlis. De là venaient les plus beaux morceaux qu'il possédait.

Parlons d'abord des cuivres et des bronzes.

La grande lampe en cuivre ajouré, gravée et damasquinée d'argent, du XIII<sup>e</sup> siècle, qui était peut-être la pièce capitale, est bien connue ; elle a été donnée ici même <sup>1</sup>. C'est un travail de Damas, et les inscriptions arabes sur le col et la panse marqueraient qu'elle fut faite pour la tombe du sultan El-Mélik dhar Rokn ed-din Abou'l-Feth



FLAMBEAU ARABE

(Collection Schefer.)

Beibars I (1260-1277), qui mourut à Damas. D'autre part, Prisse d'Avignes<sup>2</sup> donne une lampe semblable du XIV<sup>e</sup> siècle, qui paraît être la même que celle de Schefer, et qu'il place au tombeau de Beibars II (El-Mélik el-Modhaffer Rokn ed-din Beibars II el-Djiashanghir el-Mansouri, 1309-1310), ainsi que Stanley Lane-Poole<sup>3</sup> ; ce dernier sultan a fait construire en 706 de l'hégire un couvent appelé

1. *Gazette des Beaux-Arts*, 1<sup>er</sup> nov. 1878 : *La Galerie orientale du Trocadéro*, par Henri Lavoix, p. 781.

2. *L'Art arabe d'après les monuments du Caire, depuis le VII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup>*. Paris, V<sup>e</sup> A. Morel, 1877, 3 albums gr. in-fol., t. III, pl. 158.

3. *The Art of the Saracens in Egypt*, Londres, 1886, 2 parties, petit in-8<sup>o</sup>, p. 191.

le *Khanégâh*, où fut placé son tombeau, couvent changé en *okel* ou magasin en 1222 de l'hégire.

Un petit flambeau du xvi<sup>e</sup> siècle en bronze, à base et douille octogones, est un remarquable travail de damasquinage d'argent; le plateau, à bords festonnés, est décoré d'oiseaux affrontés, de fleurettes, d'entrelacs et de petits médaillons à bâtons rompus; il est presque certainement égyptien. L'inscription renferme des formules de bénédiction; on peut le comparer au flambeau du xiv<sup>e</sup> siècle du musée de South Kensington, donné dans S. Lane-Poole<sup>1</sup>, et aux deux magnifiques spécimens damasquinés d'or et d'argent, reproduits dans Prisse d'Avannes<sup>2</sup>, qui appartenaient à Sultan Mohammed ben Qalaoun, et datent par conséquent du xiv<sup>e</sup> siècle.

Nous reproduisons une grande lampe de cuivre jaune, en tronc de pyramide à quatre faces; elle porte deux bordures d'inscriptions au nom d'une fille du sultan Beibars, appelée D'âr Rachîd Salamichi, c'est-à-dire épouse d'un émir Rachid, mamlouk de Salâmich, fils de Beibars. M. Van Berchem<sup>3</sup> a donné le plus complet des deux textes. Cette lampe est d'un travail égyptien du xiii<sup>e</sup> siècle.

Une lampe persane de grandes dimensions, en cuivre gravé et repoussé à jour, de forme hexagonale, à trois étages avec pieds et angles supérieurs garnis de motifs découpés, dont la partie supérieure en dôme est garnie de dix-sept porte-lumières et se termine par un croissant, porte des inscriptions arabes au nom de l'émir Abou-Bèkr ibn-Mouzhir, celui qui fit construire au Caire une mosquée en l'an 885 de l'hégire ou 1480 de l'ère chrétienne. La lampe de la collection Schefer provient, en effet, de cette mosquée; elle est d'une forme en quelque sorte classique; on peut la comparer à la lampe suspendue devant la porte de la mosquée sépulcrale construite en 786 de l'hégire, par le sultan Barqouq (xiv<sup>e</sup> siècle)<sup>4</sup>. Citons encore dans cette série de bronzes de l'Égypte, qui ne comprenait pas moins de trente-cinq numéros, un support en bronze damasquiné d'argent (xiv<sup>e</sup> siècle); un grand bassin en cuivre gravé (xv<sup>e</sup> siècle); un plateau à sept compartiments, gravé et ajouré, à rapprocher, comme forme, d'un

1. *Op. cit.*, p. 235.

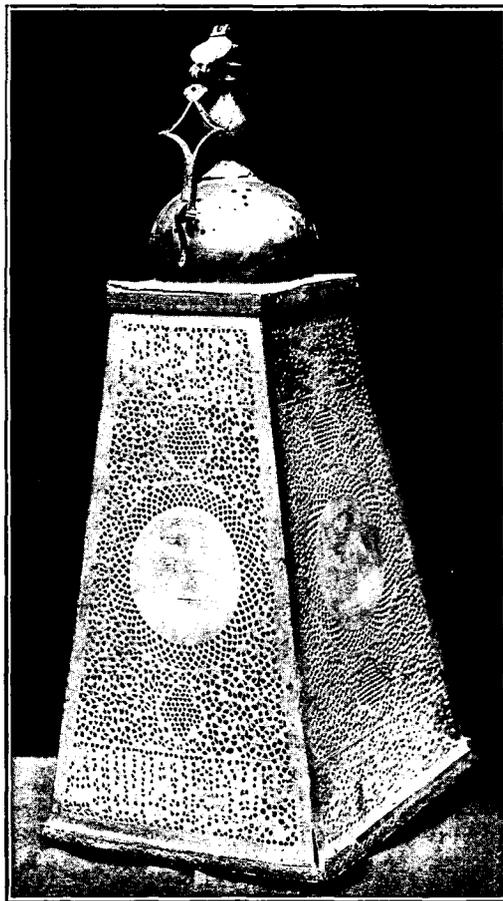
2. *Op. cit.*, III, pl. 166.

3. *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire*, sous la direction de M. U. Bouriant, tome XIX. — Max Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum arabicarum*. Première partie. Fasc. I et II. *Le Caire*, Paris, Ernest Leroux, gr. in-4, 1894 et 1896, p. 488.

4. Prisse d'Avannes, *op. cit.*, t. I, pl. 48.

plateau appartenant à Sultan Mohammed ben Qalaoun (xiv<sup>e</sup> siècle)<sup>1</sup>.

Une des plus belles planches de l'ouvrage de Prisse d'Avennes<sup>2</sup> est celle qui représente l'ensemble et les détails de la superbe écritoire du sultan mamlouk Baharite Schabaan (xiv<sup>e</sup> siècle). La collection



LAMPE ARABE EN CUIVRE

(Collection Schefer.)

Schefer en possédait un magnifique spécimen, long de 25 centimètres, en cuivre damasquiné, orné de personnages et d'entrelacs ; le dessous du couvercle porte une belle inscription métrique arabe ; ce travail, qui est de Mossoul, est daté de 1245 et a été fait par Aboul Qasim, fils de Saïd.

1. Prisse d'Avennes, *op. cit.*, t. III, pl. 166.

2. *Op. cit.* t. III, pl. 171.

Marquons encore, parmi les bronzes, une paire de flambeaux en cuivre damasquiné d'argent de différentes époques, <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècles, avec un fût égyptien et une base de Mésopotamie; un chandelier en bronze, gravé et damasquiné (Mossoul, <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle), et un bassin rond en cuivre gravé et incrusté d'argent, de la fabrique de Mossoul, où l'influence persane est visible (<sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle).

La collection comprenait un certain nombre de bronzes vénitiens; on sait que l'art des Mamlouks est né de celui des Fatimites et des anciens Syriens; l'art arabe de Venise s'est formé spécialement de celui de ces derniers et de celui des Mamlouks d'Égypte. Les bons spécimens sont du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, et nous avons relevé chez Schefer deux pièces en cuivre gravé, un pied de flambeau damasquiné d'argent, à décor d'arabesques, et un grand bassin avec rinceaux et inscriptions en arabe déformé.

## II

La série des faïences de Perse s'ouvrait par une pièce superbe : une grande coupe à décor de fleurs émaillée bleu et vert avec un petit lambrequin imbriqué à l'intérieur.

Non moins intéressante est une jolie bouteille à pans, avec un décor de fleurs en blanc sur fond jaunâtre et une garniture de métal au col. Malgré deux cassures sur le bord et des fractures, je signalerai une grande vasque à décor d'oiseaux et de fleurs en blanc et rouge; on en trouve peu de cette dimension.

Le musée des Arts Décoratifs a acheté une frise de carreaux à décor de trois compartiments de fleurs en blanc, bleu et manganèse. Notons, quoiqu'elle soit fracturée et restaurée, une petite plaque avec des inscriptions en bleu, en relief, sur fond de fleurs en rouge, à reflets.

Les carreaux et les plaques de revêtement étaient en nombre; mais il est difficile de les dater; la plus ancienne de ces plaques dont on connaisse la date précise est figurée dans l'ouvrage de Wallis<sup>1</sup>; elle est datée de 1217 (dans le mois de *Dhou'l-hidjeh*, 614), mais les figures 12, 13 et 14 du même livre, non datées, sont d'origine plus ancienne.

On peut supposer qu'au début les Persans ne les composaient qu'en deux couleurs : un simple décor monochrome sur fond blanc;

1. *The Godman Collection. — Persian Ceramic Art belonging to Mr F. Du Cane Godman...* By Henry Wallis. London, 1894, gr. in-4°.

on y retrouve des sujets très variés, tels qu'une femme ou un homme assis, un éléphant, un chameau, un chien, un lièvre, un oiseau, parfois aussi le *fong-hoang* ou phénix chinois : d'ailleurs, l'art chinois a exercé une influence notable sur l'art persan, particulièrement au xvi<sup>e</sup> siècle, pendant le règne de Châh Thamasp. Ces plaques



PÉTIS DE LA CROIX

Miniature.

(Collection Schefer.)

venaient surtout de Vérâmîn, dans la province de Rey, de Qoum, dans le Djébâl, près de Qachân, de Natinz, dans le voisinage de Qoum; il est à remarquer que ces villes étaient absolument chiïtes.

Un carreau de la collection Schefer était à comparer avec ceux que Wallis a publiés<sup>1</sup>. Cette pièce à relief, avec un décor en bleu et en rouge cuivreux à reflets, porte au centre un personnage accroupi, vêtu d'une robe à raies bleues; au-dessus se trouve une inscription

1. *Op. cit.*, pl. 2 et 39 et suiv.

arabe en bleu ; au-dessous, une course d'animaux. C'est une pièce unique. Les lieux de fabrication de ces carreaux sont difficiles à indiquer. Chardin marque Chirâz, capitale de la Perside, Mechéd, capitale de la Bactriane, Kérmân'en Qaramanie, et en particulier le bourg de Zorènd, dans cette dernière province, comme les endroits où l'on fabriquait les plus belles faïences.

J'admire beaucoup les faïences de Damas, quoiqu'on prétende, non sans quelque raison, que les produits de la Syrie, moins anciens, sont aussi moins parfaits que ceux de la Perse. Elles ont parfois des décors verts dont l'intensité et la richesse me rappellent les tableaux des vieux peintres souabes. Voici justement une coupe et un broc superbes, décors de fleurs émaillées en vert ; un plat creux à fond blanc, à décor bleu et vert de jacinthes, œillets et tulipes ; deux beaux carreaux, décorés chacun d'un perroquet perché sur des branchages fleuris, en émaux blancs, verts et manganèse sur fond bleu ; deux plaques composées de carreaux à décor de fleurs et palmettes sur fond bleu, l'une d'elles avec bordure sur deux côtés ; mais la perle de la série est une bouteille piriforme, malheureusement restaurée à la panse, décor de palmettes bleu turquoise et palmettes réservées en blanc sur fond bleu, garniture de métal au col. La faïence de Kutaïah (Kiutayeh), dans le goût des étoffes de Cachemire, n'était représentée que par deux spécimens : un flacon-aspersoir, à décor polychrome et un carreau portant un vase de fleurs en couleur.

Certains auteurs considèrent les faïences de Rhodes comme un succédané inférieur des faïences de Perse. La légende vient à l'appui de leur origine persane, qui est indéniable. En 1309, les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem s'emparèrent de l'île de Rhodes, qui ne leur fut arrachée par les Turcs qu'en 1522 ; or, sous l'administration du grand-maître Hélien de Villeneuve (1319-1346), les chevaliers capturèrent un navire, *La Caraque*, portant des ouvriers céramistes persans, qu'ils installèrent, d'après les recherches de M. Salzmann, à Lindos ; de là sortirent leurs produits renommés, dont les plus beaux spécimens sont des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles. La prise de l'île par les Turcs amena la ruine de la fabrication. La décoration de ces faïences est extrêmement variée ; elle comporte des pivoines, des tulipes, des œillets, des jacinthes, etc., avec l'arbre sacré, le cyprès toujours vert (*hom*), symbole de l'âme. On verra le cyprès, dans Prisse d'Avannes<sup>1</sup>, figurant dans un *chemsah* ou vitrail en plâtre ajouré du xiv<sup>e</sup> siècle. Le musée de Cluny possède la plus belle col-

1. *Op. cit.*, t. III, pl. 144.

lection de ces faïences, plus de cinq cent pièces. Celles de Schefer étaient au nombre de ses trésors. Je ne voudrais signaler que quelques morceaux hors ligne : un plat décoré en couleurs, sur fond bleu turquoise, du cyprès qu'encadrent quatre palmettes et de



TAPIS PERSAN

(Collection Schefer.)

grosses fleurs stylisées ; un beau plat à décor de tulipes, pivoines et œillets, en émaux de couleurs rehaussés de dorures ; un broc à décor de fleurs en couleurs sur fond bleu ; un autre broc à décor polychrome de fleurs ; deux plaques en hauteur composées de carreaux décorés du cyprès, et surtout une grande bouteille piriforme à dessin polychrome ; enfin un broc à décor d'imbrications polychromes sur fond vert.

## III

Schefer ne possédait qu'un spécimen de verrerie orientale; il est d'ailleurs fort beau : c'est une lampe de mosquée du xiv<sup>e</sup> siècle, en verre incolore ou plutôt légèrement teinté de vert, décoré à froid d'inscriptions en bleu, et, sur la partie supérieure, comme armes, d'étoiles rouges sur fond blanc. Le pied a été refait. Elle porte le nom de l'émir Saïf ed-din Sargitmich, chambellan de Mohammed ben Qalaoun; elle provient de la médrèsèh construite par lui en 756-757 de l'hégire. Sargitmich fut assassiné à Alexandrie en 759. M. Van Berchem<sup>1</sup>, donne l'inscription de la panse d'après un verset du Coran. Henri Lavoix<sup>2</sup> a décrit une seconde lampe de la même famille, au nom de Mohammed ben Qalaoun, appartenant à M<sup>me</sup> Edouard André, et portant le verset si connu et tant de fois répété sur ces monuments : « Dieu est la lumière des cieux et de la terre. Cette lumière « est comme un foyer où se trouve un flambeau, un flambeau placé « dans un cristal, cristal semblable à une étoile brillante. » Le British Museum possède cinq de ces lampes, et le South Kensington en compte trois, dont l'une est reproduite en couleurs dans le *Guide* de ce musée. On peut faire une comparaison pour le verre avec le vase du xvii<sup>e</sup> siècle, par conséquent postérieur de trois siècles, donné par Prisse d'Avennes<sup>3</sup>. Jacquemart<sup>4</sup> a reproduit une lampe votive du xv<sup>e</sup> siècle, mais en *faïence*, qui appartenait jadis à Schefer, et dont l'auteur était Us-Elaïny èt-Tourézy. Quoiqu'il y eût des verreries au Caire et à Mansourah, où l'on fabriquait certainement des lampes en verre, la beauté du travail ferait croire que la lampe de Schefer serait plutôt l'œuvre d'ouvriers de Tyr ou de Damas.

Je ne puis omettre de signaler un panneau rectangulaire long, sans la bordure en bois à moulures, de 0<sup>m</sup>65 et large de 0<sup>m</sup>48, décoré d'un dessin géométrique exécuté en nacre, en bois et en ivoire incrustés formant mosaïque et présentant à son centre une partie saillante de forme hémisphérique incrustée des mêmes matières, dont l'encadrement forme une mosaïque de bois, d'écaïlle, de nacre et de filets d'ivoire. Sa provenance n'est pas connue, mais nous pouvons la marquer d'après nos renseignements personnels : il se trou-

1. *Corpus*, I, p. 241, note.

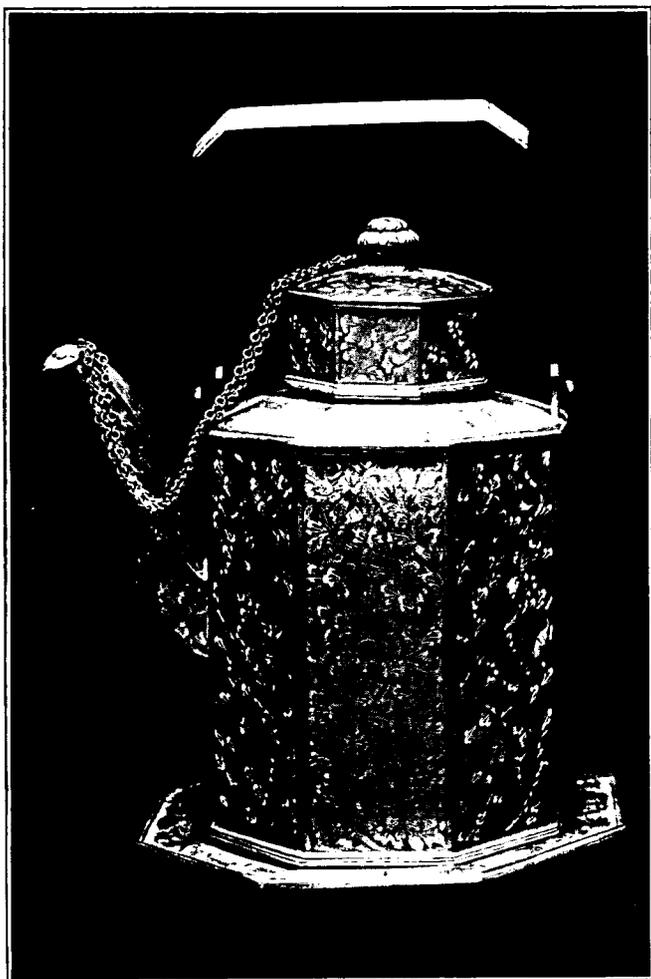
2. *Gazette des Beaux-Arts*, 1<sup>er</sup> novembre 1878, p. 776.

3. *L'Art arabe*, III, pl. CXLVI.

4. *Histoire de la Céramique*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Hachette, 1884, in-8°, p. 130.

vait dans la mosquée d'el-Bordéïny, construite au xvii<sup>e</sup> siècle, au Caire, dont l'extrême richesse peut être appréciée par les dix planches que lui consacre Prisse d'Avennes.

Un long panneau en bois de sycomore avec inscription coufique



THÉIÈRE SIAMOISE

(Collection Schefer.)

(n°169) provient de la mosquée d'Ahmed ibn-Thouloun (877-884), qui était plus ancienne que la fondation d'el-Kahirah (la Victorieuse), ville des Fatimites, partie du Caire actuel. Ibn-Thouloun établit la colonie militaire d'*al-Qathâi*<sup>1</sup>. La première pierre de la ville du Caire n'a été

1. Voir A. F. Mehren, *Tableau général des monuments religieux du Caire*, juin 1870.

posée qu'en 969, par le général arabe Djaühar<sup>1</sup>, qui conquiert l'Égypte pour les sultans Fatimites régnant à Kairouân depuis 903 ; ceux-ci transfèrent en 972 leur gouvernement dans leur nouvelle possession. On jugera de la splendeur de la mosquée d'Ibn-Thouloun par les planches de Prisse d'Avennes<sup>2</sup> et celles de Palmieri<sup>3</sup>. Le plus ancien monument qui ait été élevé par l'Islam est la mosquée fondée par Amrou, l'an 21 de l'hégire, mais elle a été abominablement restaurée. On y trouve même des colonnes avec des chapiteaux corinthiens. Auparavant, les prières se faisaient en plein air, sur la place publique. Quant à la mosquée d'Ibn-Thouloun, elle offre ceci d'intéressant, que dès le ix<sup>e</sup> siècle, l'ogive fait son apparition au Caire, longtemps avant d'être connue en Europe. Elle y fut apportée par un architecte chrétien, probablement byzantin, venu sans doute de Syrie, qui, se trouvant en prison, obtint sa liberté, à la condition de construire une mosquée plus belle que les autres, à colonnes. Ces colonnes sont en briques taillées, recouvertes de stuc et peintes ; mais elles ont été malheureusement abîmées par le vice-roi Abbâs-Pacha (1848-1854) ; il est grand dommage que, pour les Égyptiens, l'ogive n'ait été qu'un simple décor et qu'ils n'aient pas su en tirer un système d'architecture. Le panneau de Schefer faisait partie d'une frise avec des versets du Coran, courant sur les corniches du plafond et en grande partie disparue.

Un autre panneau en bois, avec inscription arabe sur fond bleu, décorait une chaire établie en 1266, par Sultan Beibars I<sup>er</sup>, dans la mosquée el-Azhar, au Caire, qui fut construite en 361. C'est le siège de la grande université musulmane actuelle ; elle était jadis la plus célèbre de l'Islam, dépassant même Cordoue en réputation et demeura un foyer de fanatisme ardent : de là partit le signal de la révolte contre les troupes de Bonaparte, le 21 octobre 1798. Ce panneau mesure 1<sup>m</sup> 05 de long sur 0<sup>m</sup> 25 de large. Il se compose de trois lignes en naskhi mamlouk ancien, données pour la première fois par M. Van Berchem<sup>4</sup>.

Un grand panneau en bois, avec inscription arabe datée de 1330, est au nom de l'émir Qousoun, échanson du sultan Mélik en-Nasr qui construisit une mosquée l'an 730 de l'hégire. Cet émir faisait

1. Cf. *Coup d'œil sur l'état du Caire ancien et moderne*, par Arthur Rhoné. Paris, Quantin, 1882, in-8°. Extrait de la *Gazette des Beaux-Arts*, 1881-1882.

2. *Op. cit.*, t. I., pl. I-III, XLIV.

3. *L'Égypte et la Nubie*, par M. A. Palmieri. Paris, 1887, gr. in-fol. ; gr. album de photog., par Béchard ; pl. VII, VIII, IX.

4. *Op. cit.*, I, p. 189.

partie de la suite de la princesse tatare Dhoulbiah, femme de son souverain, dont l'un des fils l'eut comme régent ; déporté à Alexandrie par le troisième fils de Mélik èn-Nasr, il fut mis à mort en 742 de l'hégire. L'inscription de notre panneau, depuis qu'elle a été publiée dans l'édition française du *Bulletin de l'Académie de Saint-Petersbourg*<sup>1</sup>, par M. Mehren, a disparu de la mosquée ; elle est sans aucun doute la même que celle de Schefer ; elle se compose de quatre lignes en naskhi mamlouk ancien et a été publiée par M. Van Berchem<sup>2</sup>. Le panneau est long de 1<sup>m</sup> 30 et large de 0<sup>m</sup> 50.

Nous reproduisons l'inscription arabe inédite d'un panneau de bois, long de 1 mètre et large de 0<sup>m</sup> 35. Cette inscription relate la construction d'une fontaine publique (*Sébil*) au Caire, en 1434, par l'émir Saïf èd-dîn Birs-bây, sous le sultan Mélik-el-Achraf Saïf èd-dîn Abou'n-Nasr Birs-bây. M. Mehren<sup>3</sup> a donné la description du tombeau de ce prince dans le cimetière de Kérafat. Un autre petit panneau de bois provient de la mèdrèsèh bâtie au Caire par le juge Zaïn èd-dîn Yahia, majordome de Sultan Mélik ed-Dhahir Saïf ed-dîn Abou Saïd Djakmak èl-Alaï (1438-1453) en 1444 ; elle relate la construction d'un *Koursi* (pupitre à Coran). Enfin, un dernier panneau est peint en rouge, et son inscription répète un verset du Coran ; c'est un travail égyptien du xiv<sup>e</sup> siècle. Les sept inscriptions que nous venons de décrire prendront place, sans doute, dans le *Corpus* de M. Van Berchem, qui en a donné deux, comme nous l'avons déjà marqué.

Je donne comme curiosité une miniature gouachée représentant le « portrait en pied de Pétis de La Croix, secrétaire interprète du Roi pour les langues orientales, professeur au Collège royal de Paris. Comme Pétis avait passé dix ans en Perse, il s'est fait peindre en Persan ».

Des quatre tapis persans de prière de la collection Schefer, trois étaient en velours groseille brodé en soies de couleurs et or, fleurs et oiseaux ; le plus riche présentait une rosace au centre. Un autre portait au milieu un écusson avec une inscription sur fond d'or. Le quatrième tapis, dont on voit la reproduction ci-contre, est très curieux ; il est en velours noir brodé en soies de couleur et or, à vase de fleurs avec, en tête, un écusson portant une inscription arabe : *Souhhana rabbi'a'ala oua nahinidouk'ou*, « Louange à mon Maître le très élevé, et nous le louons », placé entre deux mains préservatrices du mauvais sort. La bordure est composée d'ornements et de fleurs.

1. T. XV, p. 551.

2. *Corpus*, I, p. 178.

3. *Mélanges asiatiques*, Bull. de l'Acad. de Saint-Petersbourg du 24 juin 1869.

Ce tapis mesure une longueur de 1<sup>m</sup> 33 sur 0<sup>m</sup> 93; moins beau peut-être que les précédents, il est de beaucoup plus intéressant. Rien n'indique la provenance ni la date de ces tapis. On sait que les plus beaux lieux de production étaient Kermân, Feraghan et le Kurdistan. Je suis porté à dater les tapis de Schefer du xvii<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Il faut déplorer la dispersion d'une semblable collection : l'Orient est maigrement représenté en France, non seulement dans les galeries particulières, mais aussi dans les musées de l'État; et cependant nous sommes une grande puissance musulmane. Le Louvre nous montre à nu sa pénurie dans ses salles orientales embryonnaires. Les musées fondés par Cernuschi et M. Guimet sont consacrés à la Chine et au Japon; qui nous donnera un équivalent pour les trésors de Syrie, d'Égypte et du Maghreb ?

Les objets d'Extrême-Orient, la Chine et le Japon, ont fait pâle figure à la vente Schefer devant la Perse et l'Égypte. Cependant, il y avait là des pièces hors ligne, surtout parmi les bronzes : une grande théière avec un couvercle en bronze de Chine, incrustée d'argent et d'or, de forme sphérique légèrement aplatie, dont le déversoir représente la tête et le cou d'un oiseau fantastique. Une autre théière en forme de canard, la tête servant de déversoir et les deux pattes palmées de supports, que l'on pourra comparer à l'exemplaire du musée Cernuschi<sup>2</sup>; enfin un splendide porte-fleurs à deux oiseaux chimériques adossés, en bronze émaillé vert et incrusté de cuivre rouge, pièce tout à fait remarquable. Je reproduis un joli spécimen de travail siamois en argent niellé et doré à décor de fleurs.

HENRI CORDIER

1. Prisse d'Avennes, *op. cit.*, t. III, pl. CLIII et suivantes.

2. Reproduit dans *L'Art chinois*, par M. M. Paléologue (*Bibl. de l'enseignement des B.-A.*). Paris, Quantin, p. 65.

